

Isabelle Serve

Par la vie écorchée

Nouvelles



Isabelle Serve

Par la vie écorchée

© Isabelle Serve, 2017

ISBN numérique : 979-10-262-1382-6



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Peau de chagrin

*“Le chagrin, parfois, ça vous tanne le cuir si profond qu’on est tout
souple et doux après.”*

Marie-Sabine Roger

Dieu n'existe pas

Rencontrer l'homme de sa vie à la photocopieuse, Isabelle pensait que ça n'arrivait que dans *Elle* ou les romances en vogue. Devoir son bonheur à un "bourrage papier" n'est certes pas d'un romantisme ébouriffant ! C'est pourtant le cheveu en bataille, furax et cognant sur cette machine qui crachouillait des bouts de son dossier qu'elle avait rencontré Fabrice, venu à son secours, l'œil de velours et la voix caressante. Deux heures plus tard, ils déjeunaient au Perroquet vert, trois jours après, ils partageaient leur tiroir à chaussettes, leur grille-pain et ce satané ballon d'eau chaude beaucoup trop petit.

Le contrôleur du TGV la tire brutalement de sa pâteuse torpeur pour vérifier son billet. Refermer les yeux, retourner dans ses souvenirs et oublier où l'emmène ce train d'enfer et ce qu'elle va faire à Lyon... Surtout ne pas réveiller cette douleur qui a pris toute la place dans sa vie, dans sa tête, dans son corps depuis dix jours.

Un mois qu'ils étaient ensemble, mais l'impression de le connaître depuis la nuit des temps, de l'avoir reconnu, il était tout ce qu'elle attendait, il comblait tous ses manques et, sentiment inconnu jusqu'alors, lui faisait sentir qu'elle était importante, essentielle à sa vie. Elle l'avait aimé à la première seconde, le beau regard sombre et brûlant de Fabrice lui disait qu'il ressentait la même chose. Elle avait rencontré son âme-sœur.

« Nous vous informons que le bar est ouvert voiture 12... » Jean-Pierre lui propose d'aller boire quelque chose, le regard inquiet. Boire ? Manger ? Depuis quand n'a-t-elle rien avalé de solide ? À quoi bon ? « Tu es gentil, mais je préfère me reposer, la journée va être difficile, et j'ai besoin de.. », elle ne parvient pas à finir sa phrase. Vite, refermer les yeux, ne pas

craquer, il faut tenir, tenir encore quelques heures.

C'est au cours d'un dîner joyeusement arrosé que Jean-Marc et Caroline avaient lancé l'idée. Il y avait à quelques kilomètres de Paris un centre de parachutisme qui organisait des journées d'initiation. Fabrice était surexcité, Isabelle beaucoup moins. Elle avait déjà des nausées quand elle se perchait sur un escabeau, alors sauter en parachute, c'était surréaliste ! Ils étaient tous très emballés, et elle avait tellement envie que Fabrice soit fier d'elle qu'elle avait fini par accepter. « Ok, je m'occupe de tout et on fait ça quand vous rentrez de Crète fin juillet », avait conclu Jean-Marc, lui aussi survolté.

Isabelle court dans le couloir et va vomir dans les toilettes. Elle se regarde dans la glace. C'est bien elle ce spectre verdâtre aux yeux bouffis, au bord de la folie ? Toujours les mêmes questions, cette culpabilité monstrueuse : pourquoi a-t-elle accepté ? Pourquoi est-ce elle qui est dans ce train ? Elle regagne sa place, soulagée que les autres soient partis boire un café. Vite, refermer les yeux...

Une semaine rien qu'à eux. Déterminantes les premières vacances avec l'homme qu'on aime. Se voir vingt-quatre heures sur vingt-quatre, accorder ses biorythmes, faire les premières concessions : « Ok, on fait un tennis, mais après on va buller sur la plage », « je te laisse lire ton bouquin, mais après j'ai droit à une sieste crapuleuse »... Puis les petites manies, les mesquineries, les silences pesants, voire l'ennui. Cette fois, rien de tout cela : l'osmose, les baignades au petit matin sur la plage déserte, les après-midi torrides dans la chambre, les fous rires au dîner, les nuits à refaire le monde, à raconter ses chagrins, les griffures de la vie, à parler mariage et bébé, conjuguer l'avenir, enfin. Une semaine passée comme dans un rêve, peau contre peau, vite, si vite, atrocement vite maintenant qu'elle y repense.

Au retour, bronzés, amoureux comme jamais, ils avaient signé pour un

appartement superbe, largement au-dessus de leurs moyens — mais c'est ainsi qu'ils vivaient. Il y avait une pièce insonorisée, idéale pour mettre le piano où Fabrice composerait et jouerait les crooners, comme il l'avait fait le premier soir en lui chantant *Bakerloline*, qu'il avait composée et que, depuis, elle écoutait en boucle. Quelle midinette ! Elle avait fondu quand il lui avait servi son numéro bien rodé de musicien romantique. Il était irrésistible, et elle n'avait pas eu l'intention de résister. C'est entre deux coupes de champagne que Jean-Marc avait appelé : le grand saut était prévu le week-end suivant. « Fabrice, ressers-moi, je commence déjà à avoir la boule au ventre là... » Il s'était moqué d'elle, puis l'avait rassurée, lui disait qu'il n'y avait aucun risques, que tant qu'ils étaient ensemble, rien ne pouvait arriver... Qu'est-ce qu'il pouvait bien arriver ?

Isabelle rouvre les yeux et constate qu'elle est toujours seule. Elle ne supporte plus le regard des autres, elle sait que son visage dévasté et son corps qui semble se dissoudre les met mal à l'aise. Le malheur, quand il est à ce point visible, palpable, fait peur, comme une maladie contagieuse.

Cent fois, elle s'est repassée le film de la journée, et c'est toujours la même incompréhension, la même douleur mêlée de colère, de rancœur et cette envie irrépressible de hurler, de faire sortir cette horreur qui est en train de lui dévorer les entrailles et le cerveau.

Ce 29 juillet, il fait une chaleur accablante. Ils ont suivi le cours toute la journée : répéter les gestes, examiner le matériel, se rassurer en voyant que tout est parfaitement verrouillé par des gens extrêmement professionnels, blaguer pour se donner du courage, sentir l'adrénaline couler dans leurs veines. Puis l'heure arrive, c'est à leur tour de monter dans le petit avion avec l'instructeur. Isabelle est moite, le cœur battant la chamade, mais les autres sauts se sont bien passés, il n'y a pas de raison de s'inquiéter. En feignant la bonne humeur, elle suit Fabrice, heureux comme un gosse.

L'avion est à la bonne altitude, Caroline et Jean-Marc sautent. C'est au tour d'Isabelle, que Fabrice encourage et rassure ; elle voit dans ses yeux à quel point il est fier d'elle et quand elle plonge, elle l'entend lui crier : « Je t'aime Moue d'chat ! » Il l'appelle toujours comme ça lorsqu'elle boude.

Le saut dans le vide ne dure pas longtemps, mais cette chute libre lui semble une éternité. Enfin, le parachute s'ouvre ; évidemment, elle a totalement oublié ce qu'elle doit faire pour se diriger et elle est déportée au bout du monde. Le sol arrive à une vitesse monstrueuse. « Je vais m'écraser comme une merde, ou me péter les deux chevilles dans le meilleur des cas », pense-t-elle en maudissant le jour où elle a accepté ce truc délirant. La voilà affalée dans un champ, avec le parachute en corolle, qu'elle tente de ramasser comme on lui a montré, sauf qu'elle a les jambes qui flageolent, qu'elle en a ras-le-bol, envie d'un bain et que ce matériel pèse des tonnes ! « À partir de maintenant, le seul sport extrême que je pratiquerai, c'est la pétanque ! » Il y a vraiment des gens que ça excite ce genre d'expérience ? Elle a détesté et jure qu'on ne l'y prendra plus, même pour faire plaisir à son chéri. Après avoir marché douze mille kilomètres, la gorge en feu, le corps trempé, elle distingue enfin le centre et aperçoit de la fumée au loin.

C'est quand elle voit deux types accourir vers elle pour la délester du matériel, l'œil inquiet, qu'elle sent une angoisse l'étreindre. Sur l'esplanade du centre, les gens sont pétrifiés, blêmes, certains pleurent. Elle fonce sur Caroline et Jean-Marc, livides. « Qu'est-ce qui se passe ? » Un silence glacial, des yeux gênés qui fixent le sol. Isabelle, affolée, se met à crier. « Mais qu'est-ce qui se passe ? Jean-Marc, il est arrivé quelque chose ? C'est quoi cette fumée ? » Caroline ne dit rien, elle laisse son mari faire le sale boulot. « L'avion s'est écrasé après avoir heurté quelqu'un. On se sait pas si c'est Fabrice ou l'instructeur... Ils sont partis voir en attendant les pompiers et les ambulances. Isa, calme-toi, je suis sûr qu'il va bien. »

Une terreur absolue l'envahit et la cloue sur place, un pressentiment affreux, Fabrice a eu un accident, elle le sait ; dans tout son corps, elle le

sait. Elle perçoit les sirènes comme dans un brouillard, le temps s'étire, elle ne sent plus rien, ni la fatigue, ni la soif, ni la chaleur. Juste l'impression d'être un bloc de marbre glacé. Des gendarmes arrivent sur eux, les ambulances ont déjà filé, on les fait asseoir. Elle aperçoit l'un des gendarmes parler à une jeune femme qui s'écroule à terre en sanglotant.

Elle est tétanisée, perçoit des mots : « Deux morts... votre ami est vivant... a fait une chute terrible... attendre l'avis des médecins... » Comme un automate, elle monte dans une voiture avec Caroline et Jean-Marc, personne ne peut émettre un son. À l'hôpital, c'est encore l'attente dans une salle grisâtre et sinistre, comme pour préparer au pire. Isabelle cherche quelques pièces pour appeler quelqu'un, sa grand-mère. Il faut qu'elle parle sinon elle va devenir folle. « Allô, mamie ? Fabrice a eu un accident, je suis à l'hôpital. Mamie, j'ai si peur, je ne comprends pas ce qui se passe. » Ses jambes se dérobent, elle lâche le combiné, les larmes coulent, elle a le sentiment qu'elles ne cesseront plus de couler.

Un chirurgien arrive et s'adresse à elle. Fabrice est vivant, il a un traumatisme crânien, probablement dû au choc de l'avion, et les deux jambes brisées. L'équipe de chirurgie doit ouvrir pour évaluer les blessures internes. La silhouette bleue repart, Isabelle est soulagée, elle ne comprend pas encore qu'elle est passée de l'autre côté du miroir. Elle n'a rien voulu entendre des réserves du chirurgien, ni des doutes de Caroline ou de Jean-Marc. Elle leur dit que même si Fabrice reste paralysé, dès qu'il ouvrira les yeux, elle le demandera en mariage. Jean-Marc la prend dans ses bras. « Isa, les pompiers ont dit que Fabrice avait probablement fait une chute de plusieurs centaines de mètres. C'est très grave. Isa, personne ne peut se remettre de ça. » Mais Isabelle est ailleurs, refuse l'évidence. « Il est jeune, en pleine santé, il va se remettre, il ne peut rien arriver puisque je l'aime, on a trouvé un super appartement, je vais bientôt le voir, il faut que je lui dise que je l'aime. Son cœur bat. Je l'aime... » Comme une délirante litanie.

Combien de temps ? Elle ne sait plus, elle ne sait pas non plus comment elle est arrivée dans ce bureau, devant ce monsieur aux cheveux grisonnants, à l'air grave, qui lui parle tout doucement. Et c'est tout doucement qu'il lui annonce que Fabrice est mort. Tout doucement qu'il lui dit qu'ils n'ont rien pu faire, en dépit de ce cœur qui s'obstinait à battre, que les blessures étaient bien trop graves. Isabelle entend un sanglot derrière elle, c'est Jean-Marc. Et puis des cris inhumains... c'est de sa gorge qu'ils sortent. Est-il possible d'avoir mal à ce point ? Elle hurle, longtemps, puis c'est le silence, comme un voile glacé.

Les jours suivants, même abrutie de médicaments, elle a mal dans sa chair, dans ses os, ne peut penser à rien d'autre qu'à ça : il est mort. C'est elle qui doit l'annoncer aux parents de Fabrice, à ses amis, au bureau. Il est mort, mort... le dire, le redire, raconter, prévenir tout le monde. Et, enfin, se taire. Rester recroquevillée dans son lit, ne plus voir personne, ne pas répondre au téléphone, juste se lever de temps en temps pour écouter les messages sur le répondeur. Les paroles de soutien et de réconfort lui paraissent si dérisoires, inutiles, parfois déplacées. Celle-là, prétendument bouddhiste, décrète que Fabrice, dans une autre vie, a dû faire des choses terribles pour qu'il meure si jeune et si violemment, mais qu'il a racheté son karma. Celui-ci lui dit qu'avec le temps, le chagrin s'atténue, qu'elle a la vie devant elle... Devant elle ? Il n'y a plus que ce tunnel dans lequel elle s'engloutit, un boyau sombre, nauséabond et cauchemardesque, où elle n'entrevoit ni lumière, ni issue.

Ses amis ont tenté de l'en dissuader, mais elle doit aller à la morgue. Comment pourrait-elle laisser partir son amour tout seul ? Il faut qu'il sache qu'elle est là, près de lui, pour toujours. Il repose, étendu, son beau visage intact est enveloppé d'un bandage. Elle embrasse son front, ses lèvres. C'est froid. Elle est saisie d'une telle terreur, d'une telle douleur qu'elle manque d'uriner dans son pantalon. La mort a une odeur. Maintenant qu'elle lui a soufflé son haleine fétide et glaciale, elle sent son cœur comme enveloppé d'un manteau de givre. Un froid qui ne la quittera plus désormais, une anesthésie du malheur inoculée pour l'éternité.